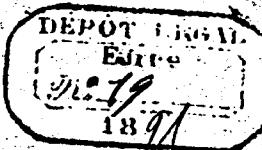


S
505.

Conserver la Collection

ÉDOUARD FOÀ
EXPLORATEUR



MES GRANDES CHASSES

DANS

92 84

L'AFRIQUE CENTRALE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 76 GRAVURES DESSINÉES

EN COLLABORATION

Par MM. Émile BOGAERT et Paul MAHLER

D'APRÈS LES DESSINS ET LES DOCUMENTS DE L'AUTEUR



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

Telles étaient nos différentes ressources alimentaires vers la fin de l'année 1891, lorsque, prisonniers dans un pays de misère, nous attendions qu'une cessation des pluies permit au niveau des rivières de baisser et nous laissât rejoindre le reste de l'expédition.

Toutefois, comme je l'ai dit, si nombreuses que fussent nos sources de nourriture, elles manquaient souvent toutes à la fois. C'est ainsi que le 30 et le 31 décembre, nous ne primes pas la peine de manger, et pour cause. Le dernier jour de l'année, j'avais été visiter le village indigène avec le dessein bien arrêté de fouiller les habitations et de m'approprier par la force tout comestible que je pourrais apercevoir. Mais j'étais revenu de ma promenade gros Jean comme devant.

Une pluie torrentielle... des avalanches d'eau descendant des montagnes... dans la vallée, un vrai déluge. Sur le coin où nous campions, le petit ruisseau, grossi outre mesure, menaçait d'emporter nos tentes : que faire dans la brousse par un temps pareil ? Les animaux eux-mêmes se cachent, lorsque le sol devient un lac, l'atmosphère un brouillard, alors que l'ouïe et l'odorat leur sont devenus inutiles.

Ce fut une soirée bien triste que je passai, la carabine prête, veillant dans ma tente par une nuit noire, à la lueur d'une petite lanterne, craignant les Mafsisits que ce temps rendait toujours entreprenants. Le ventre vide depuis trente heures, je faisais des réflexions plus ou moins philosophiques, l'œil sur le cadran de mon chronomètre, tandis que cette année 1891 agonisait dans le roulement du torrent voisin, le crépitement de la pluie et les cris des veilleurs sur la montagne.

Le lendemain matin, l'aube nous montra son ciel découvert : un soleil, qui promettait d'être resplendissant, se reflétait déjà dans les gouttes pendues aux feuilles ; à la place du vieil an, mort dans les blasphèmes, l'année nouvelle apparaissait

avec un sourire, pleine de promesses; aussi, malgré mon jeûne forcé, pris-je gaîment mes fusils et j'emménai mes hommes dans les bois tenter encore la chance rebelle.

Un beau temps qui succède à la pluie suggère je ne sais quelles idées riantes: je voyais déjà les rivières guéables, notre départ prochain, et, pour ce jour-là, presque la certitude de trouver du gibier.

Jusqu'à neuf heures pourtant, nous ne fîmes que patauger dans une boue grasse, dont chacun de nos pieds emportait des paquets, ce qui gênait considérablement notre marche. Nous venions de nous asseoir sur un tronc renversé afin de nous décroter pour la dixième fois, lorsqu'un des hommes, en cherchant un morceau de bois, vit une piste fraîche de rhinocéros; l'animal avait passé il n'y avait que quelques minutes, à en juger par les empreintes, et, sans perdre un instant, nous fîmes sur ses traces.

Un grand quart d'heure après, au milieu d'une clairière ombragée, nous aperçûmes le rhinocéros de dos, nous montrant son énorme croupe et occupé à fouiller le sol auprès d'un buisson. Nous approcher sans bruit et le tourner pour voir son épaulé fut l'affaire de quelques minutes; arrivé à trente mètres, bien dissimulé, je pris mon calibre 8 et m'arc-boutant sur mes jambes, afin de résister à son recul violent, je visai longuement, cherchant de l'œil le cœur, sur la position duquel j'étais incertain; enfin, prenant mon parti, je pressai doucement la détente..... Une détonation formidable, un soufflet accentué, une main meurtrie, furent mes premières impressions, tandis que je faisais un bond de côté afin de sortir de ma fumée, ce qu'il ne faut jamais négliger de faire avec les animaux dangereux (1).

(1) L'animal charge généralement l'endroit où il voit la fumée : celle-ci met quelquefois longtemps à se dissiper en forêt et dérobe au chasseur la vue de son ennemi. Aussitôt le coup tiré, sans perdre une seconde, comme si le choc vous faisait pirouetter, il faut changer de place et faire quelques mètres à droite ou

Le rhinocéros était à terre, mais il vivait encore, il se débattait et allait se remettre sur pied quand, prenant mon calibre 12, je lui envoyai au même endroit deux balles dont l'une le traversa de part en part et s'arrêta sous la peau du côté opposé. Il retomba, ses membres se raidirent, il entr'ouvrit la bouche, leva la queue, puis reprit une pose naturelle et ne bougea plus.

Je laisse à penser ma triple joie : trouver à manger, avoir fait une belle chasse et tué mon premier rhinocéros! Celui-ci était très vieux et énorme; son garrot atteignait 1^m,71, sa longueur 3^m,32 du nez à la naissance de la queue; son volume était en proportion. On sait que, après l'éléphant, ce pachyderme est le plus gros qui existe. Ses cornes mesuraient, la première 0^m,63 et la seconde 0^m,41 (1). J'estime son poids à 2,000 kilogrammes.

Je trouvai le rhinocéros fort laid, plus encore que l'hippopotame, ce qui n'est pas peu dire : sa tête est difforme, son front petit et fuyant, ses oreilles pendantes; sa peau épaisse est glabre, dépourvue de plis, couverte de verrues et de boue à moitié desséchée. Son œil petit a l'air fort méchant; sa lèvre supérieure, avançant en pointe, peut saisir facilement des herbes et des racines. Il aime à se vautrer dans la vase et ne sort que la nuit ou le matin de très bonne heure; il craint le soleil et se retire, pendant les heures chaudes de la journée, dans des broussailles impénétrables à tout autre que lui. Sa vue est faible, son ouïe aussi, mais son odorat est d'une finesse extrême.

Il est le seul animal qui attaque l'homme sans y être provoqué; l'odeur humaine, qui met tous les animaux en fuite, depuis la petite antilope jusqu'à l'éléphant, fait au contraire accourir le rhinocéros aussi vite que ses jambes peuvent le porter; il

à gauche, toujours sous le vent. Ce qui précède est d'une grande importance : avec l'éléphant, une seconde de retard peut vous coûter la vie.

(1) Le rhinocéros africain a deux cornes sur le nez (*Rhinoceros bicornis*). On ne rencontre l'*unicornis* qu'en Asie.



MON PREMIER RHINOCÉROS.

faut se tenir sur ses gardes et s'arranger de façon à ne plus être senti; il s'en retourne alors comme il était venu. Sa taille, la rapidité de sa course, sa méchanceté et sa stupidité en font un animal on ne peut plus dangereux à rencontrer.

J'avais eu la chance d'avoir le vent en ma faveur et de frapper au bon endroit, sans quoi j'étais presque certain d'être chargé; j'y avais échappé ce jour-là; mais, comme on verra plus loin, une fois n'est pas coutume.

Aussitôt que le rhinocéros eut cessé de vivre, je dépêchai un homme au camp afin d'amener tout le monde sur place.

Pendant ce temps, Msiambiri cherchait quelques feuilles sèches et un peu de paille pour allumer du feu, ce qui était fort difficile à trouver. Enfin, un arbre creux, dans les anfractosités duquel la pluie n'avait pu pénétrer, nous offrit quelques feuilles mortes. Un feu vif brilla bientôt, pendant que j'essayais en vain avec mon couteau de tailler un morceau de viande sur la bête. N'en pouvant venir à bout, je cherchai à ouvrir la bouche du rhinocéros pour couper la langue, mais la raideur cada-vérique rendit cette opération difficile. Enfin, à l'aide d'une grosse branche servant de levier, j'entr'ouvris les mâchoires que je maintins ouvertes au moyen d'un bâton transversal. Dans cette posture, le rhinocéros avait l'air de crier ou de vouloir dévorer quelqu'un. Je saisissai la langue, la tranchai, la grattai un peu, car l'animal avait la bouche pleine de morceaux de racines, et la jetai sur la braise où elle ne tarda pas à cuire; mais je n'eus pas la force d'attendre la fin : j'avais trop besoin de nourriture. Je coupai autant de parts qu'il y avait d'hommes (nous étions trois), et cet à-compte sur notre repas ne fut pas long à disparaître. Mais les compagnons ne s'étaient pas fait prier pour venir; au bout de deux heures, nous les apercevions déjà au loin sur le versant d'une colline : les pauvres diables faisaient de grandes enjambées, ayant l'air très pressés de nous rejoindre.

Dès qu'ils arrivèrent, ils jetèrent leurs charges sur le sol et

s'élancèrent à l'assaut du rhinocéros ; le dépeçage commença rapide, sans un mot, comme fait par des gens qui n'ont pas un instant à perdre. En même temps, des feux s'allumaient et chacun mit son morceau sur le gril. Je rôtissais de mon côté de volumineuses tranches du cœur, seule partie qui soit mangeable chez les animaux de chair coriace.

Pour profiter du soleil, on établit des séchoirs sur lesquels du beltong s'étala bientôt, sans sel, il est vrai, mais néanmoins précieux.

Les gens du village vinrent bientôt mendier de la nourriture ; mais mes hommes faillirent leur faire un mauvais parti ; de mon côté, la colère m'emporta jusqu'à les menacer de faire feu s'ils revenaient nous ennuyer. Nous leur en voulions de leurs refus continuels de nous vendre ou de nous prêter des vivres. Les pauvres gens étaient pourtant aussi à plaindre que nous : pris de pitié, je décidai que le lendemain matin je leur distribuerai un peu de la peau du rhinocéros, ce dont ils parurent enchantés.

Vous croyez peut-être que je voulais leur faire une mauvaise plaisanterie en leur octroyant du cuir épais de quatre centimètres, dont 20 centimètres carrés pesaient 1 kilogramme. Détrompez-vous. Cuit pendant quelques jours, cet aliment est parfaitement mangeable ; aussi mes hommes ne voulurent-ils pas m'en laisser donner trop, craignant le retour des jours de famine, où nous serions peut-être bien heureux d'en posséder (1).

On fit donc sécher une partie du cuir comme la viande, et nous mimes en réserve une quinzaine de charges de beltong, soit environ 300 kilogrammes, le séchage enlevant à peu près les deux tiers du poids. Le reste, dont il faut retrancher les os, avait été ou mangé ou donné.

Comme on voit, il n'y en eut pas pour longtemps. Je tuai

(1) Presque tous les indigènes mangent la peau des animaux, surtout lorsqu'elle est glabre ou à poil très ras, telle que celle de l'hippopotame, du rhinocéros, du zèbre, du buffle, etc.



Je découvre un cadavre encore chaud.

encore de temps en temps quelques pièces, mais le gibier était fort loin et on s'exposait en rentrant la nuit à des rencontres avec les pillards qui rôdaient aux environs, se préparant ainsi de tout près à leurs attaques de nuit.

Les Mafsisits se faisaient encore plus audacieux depuis que nous avions abandonné la montagne pour aller vivre dans les bois. Ils se jetaient en plein jour sur les gens d'Oundi qui cultivaient leurs champs, les tuant ou les faisant prisonniers, ou subissant un sort analogue suivant les résultats de la lutte. Ils se poursuivaient mutuellement dans les bois, se battant, se blessant ou se tuant partout où ils se rencontraient. J'avais donc à craindre, soit de les rencontrer moi-même en grand nombre pendant mes promenades, soit d'apprendre à mon retour qu'ils avaient pillé mon camp.

Un matin, sur la piste d'un kob, j'aperçus des traces de sang qui m'étonnèrent : je n'avais ni vu ni, par conséquent, blessé l'animal ; en regardant de plus près je vis une empreinte humaine se dessinant sous celle de la bête ; elle était donc antérieure à son passage, et pourtant ce sang n'avait été répandu que depuis une demi-heure à peine. Cette énigme me fut expliquée quelques minutes après : en passant le long d'un fourré, je vis un homme étendu la figure contre terre, une profonde blessure au côté, dans une mare de sang ; il était encore chaud, mais déjà mort. Je le soulevai pour voir sa figure ; c'était un homme d'Oundi ; frappé d'un coup mortel avec une sagaie, il s'était enfui et était tombé en cet endroit. Le kob avait passé au pas le long du cadavre et avait pris la fuite dès qu'il l'avait senti.

J'envoyai un homme dire au roi qu'un de ses sujets gisait dans la brousse, mais il me fit répondre que cela lui était bien égal. Afin d'empêcher les vautours de toucher au corps, je l'avais fait couvrir de feuillage le matin, et je repassai le soir afin de le faire enterrer : il n'avait, paraît-il, pas de famille.

Nos provisions diminuaient rapidement et l'homme que j'en-

voyais régulièrement constater à la rivière l'état des eaux me répondait inva-riablement qu'elles n'avaient pas baissé, ou tout au moins d'une quantité appréciable. Les pluies continuaient, plus lé-gères le jour, très fortes le soir.

Je fis, à cette époque, un coup dou-ble... unique dans mes souvenirs : deux reedbucks d'une seule balle. Les ayant aperçus de loin qui se dirigeaient vers une nappe d'eau ou marécage bordé de grandes herbes et, d'un côté seulement, par une petite forêt assez touffue, je m'étais dissimulé derrière les herbes, avec des précautions infinies; j'avais traversé le bois en diagonale et m'étais approché à portée sans qu'ils eussent soupçon de ma présence. N'étant pas pressé, je repris haleine pendant que l'un d'eux buvait; au moment où je l'ajustais, je vis l'autre qui s'avancait dans l'eau également et je pensai que

peut-être le même projectile pourrait leur servir à tous deux. J'attendis qu'ils fussent bien de niveau et alignés. Je pressai alors la détente. La balle passa à travers le pre-mier, éclata en sortant, entra chez l'autre, et le tua égale-ment ; ils ne firent pas un pas. Le reedbuck est une antilope de la taille d'un âne à peu près, mais beaucoup plus mince et étroite de corps. Voilà ce qu'on appelle, je crois, ne pas gaspiller des munitions :



Tête de Klipspringer
(*Oreotragus saltator*.)



Tête de reedbuck.

CHASSES DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

je dois dire que j'ai eu la chance de ne jamais être à court de cartouches.

Malgré tous mes efforts, je ne réussis pas à écarter la faim de notre camp; elle se montra encore vers la fin de janvier au moment où nous espérions pouvoir passer la rivière à gué. Les pièges, les stratagèmes étaient toujours insuffisants, et il faut en avoir fait l'expérience pour savoir ce que quinze bouches peuvent consommer d'aliments en une journée. Je n'ai jamais vu de gens affligés d'un appétit pareil : apportais-je un klipspringer ou oréotrague (1) de la taille d'un chevreau, il y en avait juste pour un repas.

J'abrègerai ce récit de nos misères, en disant que nous continuâmes à vivre ainsi jusqu'au jour où, las de cette existence, je me souvins qu'autrefois, sur la côte occidentale d'Afrique, sur les bords du Volta, j'avais vu les indigènes construire des pirogues d'un seul morceau d'écorce. Je voulus essayer d'en faire autant et tentai de fabriquer deux embarcations de ce genre. J'y réussis, et nous pûmes enfin traverser les rivières ; sans vivres, n'ayant pour subsister dans les bois que des cryptogames, du miel, ou, à l'occasion, du gibier, nous mimes presque vingt jours pour revenir. En entrant dans la région montagneuse de Tchiouta, le gibier manquait, et, quand Hanner nous revit, il y avait soixante-dix heures que nous n'avions rien mangé, marchant toujours dans l'eau jusqu'aux chevilles, sous une pluie battante, après trois mois de famine, de dangers et de privations (2).

(1) *Nanotragus oreotragus. (Oreotragus saltator.)*

(2) Nous avions disputé aux vautours, en route, les débris complètement pourris d'un éléphant. Malgré mes exhortations trois hommes ne purent résister au désir de manger de cette charogne. L'un d'eux mourut en chemin, les autres en arrivant à Tchiouta; tous montrèrent les mêmes symptômes d'empoisonnement.



TABLEAU DE MES CHASSES DE 1891 A 1893.

I. — AU FUSIL : A. *Antilopes et gros animaux* : 319 pièces.

DÉSIGNATION DES ANIMAUX.	1891	1892	1893	TOTAL
Éléphants.	»	2	3	5
Rhinocéros.	1	1	»	2
Hippopotames.	8	6	5	19
Bufles.	5	24	12	41
Elands.	»	14	8	22
Antilopes noires.	1	6	2	9
Kobs.	8	31	10	49
Bubales.	7	13	13	33
Impalas.	»	5	2	7
Reedbucks.	1	9	4	14
Phacochères.	4	16	5	25
Duikers.	1	2	1	4
Oréotragues.	1	6	»	7
Antilopes roan.	6	»	»	6
Guibs.	2	6	4	12
Zèbres.	3	9	5	17
Koudous.	3	5	5	13
Bluebucks.	»	»	2	2
Lions.	»	2	2	4
Léopards.	2	4	5	11
Hyènes.	1	3	2	6
Chat tigre.	»	1	»	1
Loups.	»	2	1	3
Caïmans.	2	3	2	7
	56	170	93	319

B. *Menu gibier* : 271 pièces.

11 Babouins et singes divers, 143 pintades, 2 lièvres, 1 perdrix, 5 pélicans, 1 marabout, 1 secrétaire, 1 koran, 41 oies sauvages, 12 oies noires à aile armée, 47 canards, 5 aigles pêcheurs, 1 grosse outarde.

II. — PRIS AU LACET, AU PIÈGE, EMPOISONNÉ : 102 pièces.

18 civettes, 62 pintades, 2 léopards, 1 hyène, 2 chats tigres, 17 rats de canne (espèce d'agouti).

III. — PRIS VIVANTS : 12 pièces.

2 phacochères, 5 antilopes, 1 civette, 2 singes, 2 oies.

TOTAL GÉNÉRAL : 704 PIÈCES.

APPENDICE

- I. — L'art de reconnaître sûrement une piste. — Les espèces. — Traces diverses : sur le sol, sur la végétation basse, sur les hautes herbes, sur les arbres. — Animaux blessés. — Renseignements fournis par le sang. — Traces de nourriture. — Déchasses-sures de lion et de loup. — Les fumées; leurs apparences; leurs différences. — Laissées de félins.
- II. — Les parties vitales. — Conformation des félins, des ruminants et des pachydermies. — Où il faut frapper selon l'endroit où on est placé. — Conseils aux chasseurs sur les différents projectiles à employer.

I.

Il ne faut pas croire, après avoir lu tout ce qui précède, qu'il n'y ait pour tuer des animaux qu'à se rendre dans les forêts de l'Afrique et à avoir beaucoup de cartouches : comme je l'ai déjà dit, au contraire, celui qui se promène dans la jungle pourra y rester des années et des années (beaucoup de gens sont dans ce cas) sans y voir autre chose que des arbres, de la terre et du feuillage. Les animaux déploient autant de ruse pour échapper au chasseur que celui-ci doit inventer de stratagèmes pour les tuer. Il faut une existence continue dans les bois; on doit y passer chaque minute de sa journée, pour que tous les détails concernant les animaux et les végétaux vous deviennent familiers. En général, toutes les bêtes de ces régions sont très difficiles à chasser : il n'est pas une pièce de gibier, petite ou grande, qui ne m'ait coûté des heures de fatigue, et si, dans ces récits, pour épargner au lecteur des détails ennuyeux, je ne lui ai parlé que des résultats obtenus, qu'il n'aille pas s'imaginer qu'ils l'ont été sans peine.

La chance ne consiste, pour le chasseur, qu'à se trouver dans la même région que le gibier qu'il désire rencontrer. Si elle lui est favorable, tout le reste dépend de lui. C'est à son expérience, à sa sagacité, à sa patience qu'il devra la victoire : sans ces qualités, le meilleur tireur reviendra bredouille et exténué.

Il serait trop long de décrire en détail tout ce qui constitue cette expérience du chasseur ; mais comme la première connaissance à posséder est celle des pistes (1), j'en dirai rapidement quelques mots.

L'art de reconnaître sûrement une piste au premier coup d'œil est indispensable pour la poursuite du gibier dans des pays comme ceux dont il s'agit, où on est privé du chien, ce puissant auxiliaire que l'homme possède partout ailleurs et qui éviterait par son odorat et son instinct tant de travail et de fatigues. Malheureusement, il ne vit pas dans ces régions, non que le climat lui soit défavorable, mais parce qu'il y rencontre la tsétsé, l'ennemi commun de tous les animaux domestiques. Il y a bien des chiens indigènes qui ressemblent beaucoup à ceux que les Kabyles et les Bédouins possèdent pour garder leurs gourbis, mais ils ne sont bons qu'à attraper les gros rongeurs ou parfois les petites antilopes, quand ils les voient : ils chassent à vue. Pourtant, M. Selous, dans les dernières chasses qu'il a faites dans l'Afrique du Sud, parle de quelques chiens indigènes auxquels il tenait beaucoup et qu'il avait dressés à tous les genres de poursuite. Je n'ai jamais pu en faire autant.

Il faut donc, en général, se priver de chiens, et une grande pratique est nécessaire pour se passer de leurs services.

L'animal écrit ce qu'il est sur le sol et sur les objets qui l'environnent : il y écrit son sexe, sa taille, son allure, ce qu'il fait, le chemin qu'il suit, le moment où il passe. Il faut pouvoir lire sans hésitation tous ces renseignements quels que soient la nature du sol, sa résistance et le genre de végétation.

On reconnaît quel est l'animal par l'empreinte de son pied ou de sa patte. Les différents genres sont faciles à distinguer les uns des autres :

(1) Les antilopes ont tellement de ressemblance avec le cerf que je ne puis mieux faire que d'employer, dans les explications qui vont suivre, les termes adoptés en vénérerie pour les signes extérieurs auxquels on reconnaît ce qui a trait au passage d'une bête en un certain endroit. Le lecteur qui s'occupe de vénérerie me comprendra mieux, et celui qui y est étranger se familiarisera avec le vocabulaire de la grande chasse. A moins d'inventer de nouveaux termes, je n'en ai d'ailleurs pas d'autres à ma disposition.

les Félin, les Ruminants, les Pachydermes, les Quadrumanes, les Canidées, les Porcins, les Rongeurs, etc. Mais dans chacune de ces familles il faut savoir faire des distinctions, reconnaître si on a affaire au sanglier ordinaire ou au phacochère, à tel ou tel genre d'antilopes parmi celles qui ont la même taille, etc. Si on examine plus en détail les empreintes des membres d'une même famille et d'une même espèce, qui semblent identiques à première vue, on reconnaît qu'il n'y en a pas deux qui soient semblables. Ceci est très important, car, si on n'est pas expert, on s'expose à prendre le change et à suivre tous les animaux au lieu de celui dont on avait vu la piste au début.

On ne lit pas seulement les traces sur le sol, mais encore sur la végétation qui le couvre et sur celle qui s'élève au dessus. Sur le sol, couvert ou non de végétation, on voit les marques des pieds ; sur la végétation élevée, celles du corps. L'animal sème aussi sur son chemin des indices révélateurs tels qu'excréments (fumées), feuilles en partie mangées, branches brisées, etc.

Commençons par nous rendre exactement compte de la forme du pied chez les antilopes, qui forment la famille la plus importante parmi les habitants des forêts.

Vu en dessous, leur sabot se compose de quatre parties distinctes : la pointe fourchue ou *pince*, la partie postérieure de forme plus carrée ou *talon*, et les *côtés* qui, reliant la pince au talon, forment la ligne extérieure. Ces trois parties sont au même niveau. Au milieu des trois est la *sole* ou centre, qui est plus enfoncée quand le pied est en bon état. La sole n'est pas plate : elle a une arête au milieu plus enfoncée. Cette conformation fait alors bien ressortir les côtés, et on les dit *tranchants*. Si, au contraire, l'animal est très vieux ou qu'il habite les régions montagneuses, le terrain rocheux ébrèche les côtés, les lime et les fait disparaître ; on les dit alors *usés*, parce qu'ils se confondent avec la sole.

Immédiatement au dessus et en arrière du pied se trouvent deux os saillants que l'on nomme les *ergots*. Ils sont assez élevés au-dessus de terre chez les jeunes animaux qui sont presque toujours *long jointés*. Mais, avec l'âge et la fatigue, la cheville s'affaisse, les ergots finissent par toucher terre et par conséquent laissent des marques : on dit alors que l'animal a la jambe *ravalée*. Néanmoins, il est des jeunes animaux qui sont court jointés et marquent des ergots comme les vieux.

La marque du pied sur la terre offre donc : deux rainures en pointe plus ou moins écartées pour les pinces, une bosse avec une arête longitu-

dinale pour la sole et deux marques rondes ou carrées selon l'espèce pour le talon. Un peu plus loin, derrière, se trouvent deux trous plus ou moins marqués provenant des ergots. Les quatre pieds sont à peu près de même taille (1).

Chez les Félin, la *patte* se compose des doigts et du talon ou paume. Ils sont séparés par une rainure profonde qui s'appelle la *fossette*. Les pattes postérieures sont plus petites que celles de devant.

Chez les Canidées, au bout des doigts et selon l'âge de l'animal, on aperçoit plus ou moins profondes les marques des ongles.

On nomme *empreinte* l'impression de ces différentes formes sur le sol.

Chez les sangliers, la pince est seule bien visible sur le sol; elle varie de grosseur, de longueur, de pointe, selon l'âge de la bête. Le talon se voit moins bien, sauf sur un terrain meuble; les ergots également. On appelle *traces* les marques du sanglier, et même quelquefois ses pieds, mais je leur laisserai le nom d'« empreintes » pour éviter la confusion.

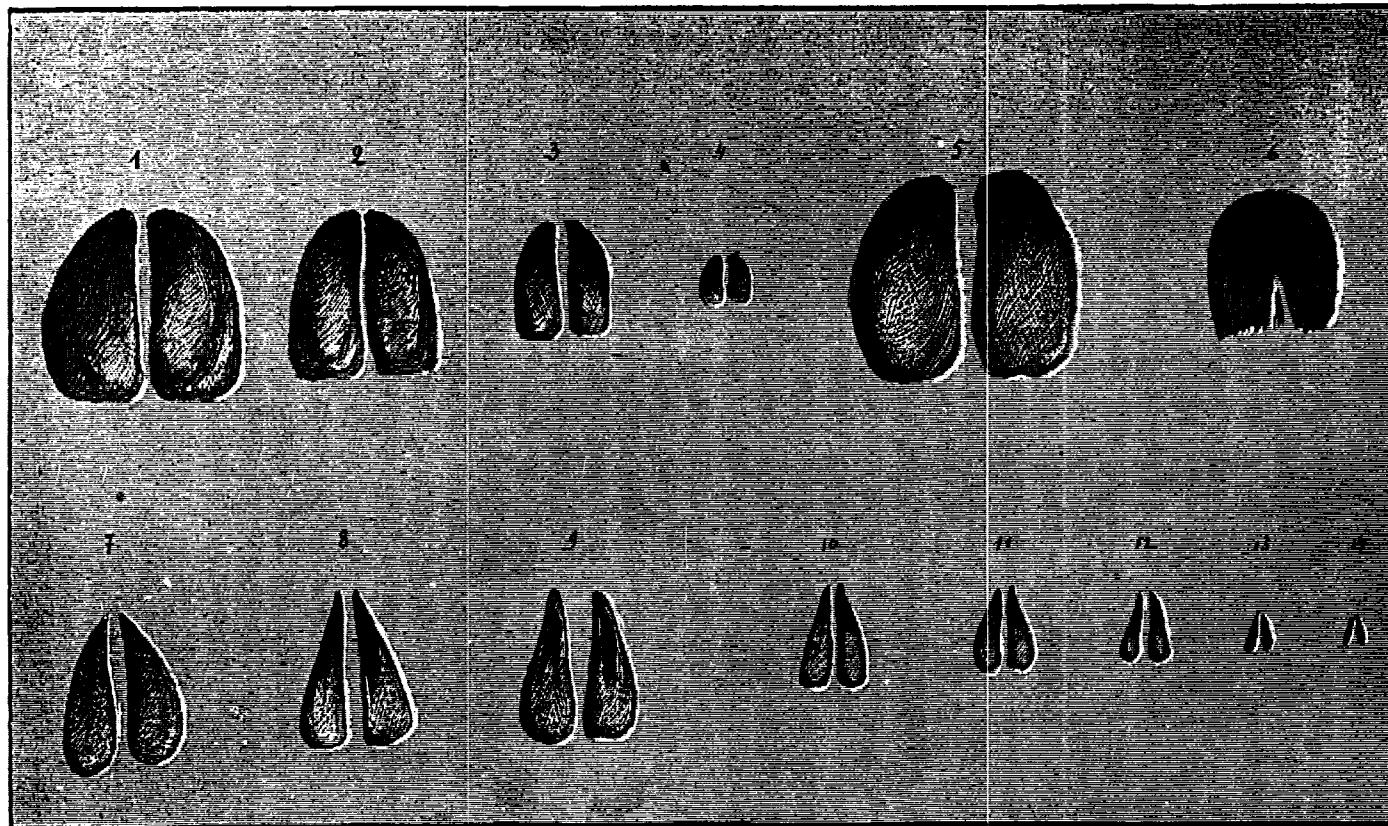
Les empreintes se voient naturellement plus ou moins bien selon la nature du sol. S'il y a de la végétation, des herbes piétinées, on leur donne le nom de *foulées*. Sur un terrain dur, rocheux ou non, les empreintes sont presque nulles; on les appelle alors des *égratignures*. Il est très difficile et très long de suivre une antilope sur un lit de cailloux. Dans la terre molle, au contraire, elles sont *piquées* et faciles à suivre: on dit alors qu'il fait « *beau revoir* ». Dans le premier cas, il fait « *mauvais revoir* ».

La première chose à chercher dans une empreinte, après qu'on l'a reconnue, est sa date: les herbes froissées sont plus ou moins fanées, suivant que l'animal est passé depuis plus ou moins longtemps, la coupe du sol (si petite qu'elle soit) est de même fraîche ou sèche; contient-elle de la poussière, on recherchera quand il y a eu du vent: on fait avec son pied une empreinte à côté pour juger de la différence de fraîcheur. Les fumées et autres indices que nous étudierons à part viennent encore aider (2).

Je suppose que la date soit satisfaisante, qu'il y ait à peine un instant que l'animal a passé: il faut savoir quelle était son allure pour juger de la distance qu'il a pu parcourir depuis. Au pas, la pince est fermée, le

(1) La sole est généralement rayée, veinée de marques qu'on appelle *arantèles*, mais on ne peut les voir sur le sol qu'exceptionnellement.

(2) S'il a plu depuis le passage de la bête, la pluie dénaturant beaucoup les empreintes, il faut redoubler d'attention; on dit alors que les voies sont *surpluées*.



Fac-simile des empreintes de différents animaux.

Empreintes rondes.

1, Éland mâle (1/5 de grandeur naturelle); 2, Éland femelle (1/5); 3, Koudou (1/5); 4, Oréotrague (1/5); 5, Buffle (1/5); 6, Zèbre (1/5).

Empreintes pointues.

7, Bubale Lichtenstein (1/5); 8, Kob (1/5); 9, Antilope noire (1/5); 10, Nsouala (1/5); 11, Guib (1/5); 12, Dikker (1/5); 13, Bluebuck mâle (1/1); 14, Bluebuck femelle (1/1).

pied bien à plat (1), le bipède est diagonal, le pied de derrière est exactement sur le talon de celui de devant, lorsque l'animal *marche bien*, c'est-à-dire de la façon particulière à son espèce (2).

Au trot, les quatre marques sont espacées l'une de l'autre sur deux lignes parallèles, l'empreinte est plus profonde, le pied plus penché en avant, la pince un peu plus écartée, surtout derrière. Au galop, ou dans la suite, les battues sont plus éloignées, le talon invisible, les pinces très ouvertes (selon les espèces), surtout si l'animal est effrayé. Elles marquent profondément sur le sol, la terre est projetée en arrière, et les membres postérieurs glissent souvent en chassant trop vivement.

Le plus difficile est la connaissance du sexe. Le mâle adulte se distingue d'abord par la taille; il *marche* généralement bien, tandis que les femelles et les faons ont souvent de l'irrégularité dans l'allure. Chez certaines espèces, la forme du pied diffère totalement selon les sexes : chez l'éland, par exemple, le pied du mâle adulte se rapproche de celui du buffle (femelle), mais on l'en distingue aisément, surtout si on examine la piste à *contre-ongle* ou *contre-pied* c'est-à-dire en allant en sens inverse du chemin parcouru par l'animal. Le pied de la vieille femelle ressemble assez à celui du mâle, lorsqu'elle atteint la taille de ce dernier, mais on le distingue assez aisément par le talon; en outre, elle tarde généralement dans son allure. Le tableau de la page précédente donne une idée des différentes empreintes d'animaux.

En général, les antilopes marchent plutôt sur la pince que sur le talon; les petites espèces ne posent presque pas le talon à terre, sauf à l'arrêt. (L'arrêt se reconnaît à ce que les empreintes sont à plat et plus profondes.) Les endroits piétinés sont généralement ceux où l'animal a mangé. Sur un sol terreux, sans cailloux, où l'herbe est clairsemée ou par bouquets, il faut examiner non seulement le sol nu, mais les touffes d'herbe où le pied a pu poser.

Les Félin ont de grosses pattes molles qui s'aplatissent encore davantage en posant sur la terre et n'y laissent des empreintes que si elle est ramollie. Les gros Pachydermes sont lourds, mais ont les pieds de largeur proportionnée et très plats en dessous; ils n'enfoncent guère dans le sol que s'il est gras. Les antilopes, au contraire, ont les extré-

(1) Il faut néanmoins se souvenir que la conformation du pied de l'antilope veut que la pince soit un peu plus basse et par conséquent plus enfoncée que le talon.

(2) Certains individus de la même famille *tardent*, c'est-à-dire impriment les pieds postérieurs en arrière de ceux de devant. On les reconnaît alors facilement.

mités petites en proportion de leur corps, et leur poids porte sur une surface relativement étroite, dure et anguleuse : c'est pourquoi leurs empreintes sont bien marquées et visibles, alors que celles des gros animaux qui précèdent échappent à l'observation.

Examinons maintenant les indices qui viennent compléter les informations fournies par une empreinte. Ils sont de plusieurs sortes, mais je les diviserai en trois catégories : les traces sur les végétaux, les traces sur la terre (autres que les empreintes) et les fumées.

Les traces sur les végétaux sont d'abord les empreintes faites en terrain complètement couvert de végétation et qui se déforment considérablement parce que ces végétaux, après avoir céde sous le pied, se relèvent plus ou moins complètement ; ici, l'animal ne marche plus que sur l'herbe, des petites plantes, des lianes, des feuilles, de petites branches, etc. Si ces végétaux sont tendres et que l'animal soit lourd, ils restent aplatis et pour ainsi dire incrustés dans son empreinte ; mais, en général, après avoir été froissés un instant, ils se relèvent quoique meurtris. Ces meurtrissures sont un précieux indice de temps ; par elles, on peut connaître le passage d'un animal à un quart d'heure près, en en faisant de nouvelles, comme je l'ai dit, auxquelles on compare leur degré de fraîcheur ; l'herbe fanée peut avoir une journée, mais lorsqu'elle est jaunie, elle a toujours au moins vingt-quatre heures, « une rosée et un soleil », comme disent les indigènes. Ce qui précède ne concerne que des foulées dans de la végétation très basse. Dans les grandes herbes, au contraire, il est rarement nécessaire d'y avoir recours, car l'animal couche ces herbes sur son passage et quelques unes d'entre elles restent dans cette position : c'est ce que l'on appelle des *abattues*. Elles donnent clairement la direction et indiquent une piste du jour, car la fraîcheur de la nuit les relève (1).

Les bêtes à grandes cornes, comme le koudou, le buffle, laissent aussi des traces dans les branches à la hauteur de leur tête : ce sont des rameaux couchés dans le sens de la marche de l'animal ou bien brisés et pendus ; ils indiquent la taille de l'animal et, par le degré de fraîcheur de la brisure, le temps qui s'est écoulé depuis son passage ; on les nomme des *portées*.

Les félins, lions, léopards, chats-tigres, etc., aiguisent leurs griffes sur le tronc des arbres, ce qui laisse des marques, des *essais*.

(1) A moins qu'elles ne soient couchées par de lourds animaux comme l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, ou bien par des troupeaux, ce qui les brise et les tue.

Les animaux qui perdent du sang en maculent les feuilles à hauteur de leur blessure et, selon la façon dont les taches sont faites et leur hauteur, on juge de la taille de l'animal et de l'endroit où il est atteint. Des gouttes de sang projetées comme par un arrosoir indiquent qu'il est rendu par les naseaux et que la bête est touchée aux poumons. Un gros jet de sang, de grandes taches sur toute la hauteur de la bête, indiquent que la grosse veine du bras est ouverte et que le sang coule tout le long du membre. Si la jambe est cassée, elle traîne à terre laissant un sillage ou elle fait des dégâts à droite ou à gauche. Une mare de sang indique un arrêt; des gouttes espacées, une marche au pas, ou au trot selon leurs intervalles (1). Les chutes de la bête, ses efforts pour se relever, la trace du membre brisé, se lisent clairement sur la végétation. Une goutte de sang tous les trois ou quatre mètres est quelquefois le seul indice que possède le chasseur : par exemple, sur les rochers ou bien les hautes herbes. Les animaux atteints aux intestins, au haut du foie ou de la rate, vomissent et laissent des traces de nourriture. Un gros jet de sang, une course au galop, des demi-chutes, indiquent une blessure au cœur; l'animal git sûrement dans le voisinage (2).

Autour d'un endroit piétiné, ou même sur une piste au pas, on trouve des débris de feuilles et de végétaux, indiquant que l'animal mangeait : ce sont des morceaux de feuilles, quelquefois mouillés de salive et échappés aux lèvres de la bête, ou bien le reste de ce qu'il a coupé avec les dents. L'éléphant laisse des traces jusque dans les hautes branches des arbres. Le sanglier fouille le sol de son groin ou de ses boutoirs, la terre est rayée, labourée; on appelle ces marques des *boutis* ou *vermillis*. On peut donner le même nom à celles que fait le rhinocéros avec sa corne. Ces animaux aimant à se vautrer dans la fange laissent leur *souille* (empreinte du corps) sur la boue au bord des mares où ils prennent leurs ébats; quand ils en sortent, ils maculent de vase les feuilles qui les touchent et font ce qu'on appelle des *houzures*: ces deux sortes d'indices renseignent sur leur taille et sur le moment de leur passage.

Le lion, lorsqu'il a fait ses *laissées*, les enterre comme le chat, en les couvrant de terre avec la patte de devant; le loup, avec les pattes de der-

(1) Il faut remarquer que quelquefois le sang cesse tout à coup; la blessure peut s'être fermée naturellement par suite d'un caillot de sang, etc.

(2) La couleur et l'état du sang indiquent exactement le temps écoulé. Voici à peu près comment on peut faire les différences : un quart d'heure, rose; une demi-heure, plus foncé; trois quarts d'heure, coagulé; une heure, sec et foncé; le lendemain, noir.

rière et violemment. L'hyène et le léopard les laissent sans s'en occuper davantage; c'est pourquoi on trouve toujours les laissées de ces derniers animaux et jamais celles des autres. Les marques faites sur la terre par le lion et le loup s'appellent des *déchaussures* et se distinguent fort bien l'une de l'autre : elles indiquent la taille et le temps.

J'arrive aux indices qui complètent tous ceux qui précédent.

Les fumées sont d'une grande utilité pour confirmer les autres données sur la date, l'heure, l'espèce, l'allure et même la région habitée ou parcourue.

Les antilopes laissent des fumées généralement formées de petites olives vert-foncé séparées et bien faites. Le chasseur peut reconnaître n'importe quelle espèce par ces indices, car il n'y a pas deux genres dont les fumées se ressemblent.

Les fumées diffèrent suivant la saison. Ainsi, lorsque l'animal se nourrit de végétaux ni trop secs ni trop aqueux et que l'eau ne lui manque pas, il les fait déliées et bien formées; un peu plus molles, elles se déforment légèrement, s'aplatissent et sont alors *martelées*. Chez les animaux très gras et bien portants, elles sont reliées par une matière onctueuse, jaune et glaireuse, elles sont alors en *chapelets*. Pendant les trois ou quatre mois de la saison des pluies, les antilopes étant pour ainsi dire au vert, leurs fumées sont complètement liquides; elles se nomment en ce cas des *bouzards*, à cause de leur ressemblance avec celles du bétail; un peu plus consistantes, elles ne sont que *molles* ou en *plateau* (1). Pendant la saison sèche, au contraire, où il n'y a pas un brin d'herbe verte, les fumées sont jaunes ou *dorées*.

Les laissées des félin sont noirâtres et mélangés de poils provenant du pelage des animaux qu'ils dévorent; elles blanchissent en vieillissant, comme un chocolat bien connu! Celles de l'hyène sont d'abord jaune clair; après quelques jours, elles deviennent d'un blanc éclatant, à cause des os dont ces animaux font leur unique nourriture. Les crottins du zèbre, du phacochère, de l'hippopotame, du rhinocéros et de l'éléphant ne diffèrent que par la taille; les trois grands pachydermes ont néanmoins les *marrons* moins bien formés.

Chez tous les animaux, le degré de consistance et d'onctuosité des fumées, ainsi que leur couleur, indiquent à coup sûr le moment où elles

(1) Ce dernier signe est caractéristique dans les fumées du bubale; il ne les a jaunes autrement quelle que soit la saison.

ont été déposées. En tas, elles indiquent l'arrêt; semées, la marche au pas ou au trot. (Aucun animal ne les sème au galop, sauf peut-être le singe, mais alors c'est la frayeur qui les lui... inspire!)

Comme on vient de le voir, nous avons sur une piste d'animal de nombreux indices :

- 1^o empreinte sur le sol,
- 2^o empreinte sur les végétaux,
- 3^o marques sur les végétaux bas,
- 4^o marques sur les végétaux élevés,
- 5^o traces ou marques sur la terre (non produites par les pieds),
- 6^o traces de sang,
- 7^o fumées.

Tout cela semble demander un long examen, mais le chasseur arrive à tout voir d'un seul coup d'œil. Sans ralentir son allure, peut-être avec une légère hésitation de temps à autre, il suit un animal pas à pas, apprenant de lui son histoire, voyant où il s'est reposé, ce qu'il a mangé, s'il est ou non sans soupçon du danger, où il va et le moment auquel on va le rencontrer.

Voilà l'art de la chasse dans les pays sauvages; tirer juste n'est que le complément indispensable de cette suite d'efforts où la sagacité, l'intelligence et la réflexion font encore plus que le coup d'œil et la fermeté de main.

II.

Une fois que, à l'aide des moyens que je viens de résumer, on est arrivé à s'approcher d'un animal, il est très important de savoir comment on va l'attaquer. Dans les pays comme l'Afrique Centrale, où on peut être appelé à en rencontrer de nombreuses espèces (au moins pour quelques années encore), il est indispensable de connaître la façon de les mettre hors de combat sans perdre de temps.

Ce n'est pas au hasard, mais bien à un calcul raisonné, que doit être dû le coup qui abat une bête ou la met tout au moins dans l'impossibilité soit de fuir, soit de mettre en péril le chasseur ou ceux qui l'accompagnent. Mieux que personne je sais que l'on n'a pas toujours ce que l'on

veut; mais, supposé que les circonstances soient favorables, il faut savoir ce que l'on va faire et pourquoi on le fait.

Examinons d'abord les projectiles dont nous disposons (1) :

Voici d'abord la balle express, dont l'effet destructeur est considérable. Relativement légère et poussée par une charge de poudre proportionnellement très élevée, elle est animée d'une vitesse inouïe, d'où son nom. De plus elle est évidée intérieurement sur les deux tiers de sa longueur et sur un tiers de son diamètre, laissant une cavité que remplit exactement un tube en cuivre creux et fermé, dont l'extrémité vient effleurer la surface supérieure de son cône. Que se produit-il lorsqu'elle frappe ou même touche légèrement un corps résistant? Est-ce l'air enfermé dans le tube qui est comprimé par l'écrasement et la fait éclater?



Est-ce simplement l'évidement qui fait épanouir et émettre le projectile? On n'en sait rien. Toujours est-il que l'on n'en retrouve que de petits morceaux, que les tissus sont hachés dans un rayon de huit à dix centimètres et, que, si la balle a rencontré des os, ils sont littéralement en compote. Dans les parties molles, comme les intestins, les poumons, si elle a touché auparavant un corps dur, comme une omoplate, une côte, la balle express fait d'énormes dégâts; tout est tuméfié, coupé, haché. Si elle sort du corps, c'est par un trou de la grosseur d'un chapeau (je parle du calibre 577, le plus gros qui ait été fait et qui équivaut à peu près à notre calibre 20). Si, au contraire, cette balle entre dans les chairs fermes, profondes et résistantes, et qu'elle rencontre de gros os, elle devient insuffisante vu son peu de poids et, par conséquent, son manque relatif de force vive, quelle que soit sa vitesse dans l'air. Elle s'arrête alors sans beaucoup d'effet. C'est pourquoi, chez les gros animaux, elle ne cause que des blessures insignifiantes. Aussi, en ce cas, augmente-t-elle à la fois le danger et la fatigue pour le chasseur.

Pour remédier à cet inconvénient, on fait des balles express pleines, c'est-à-dire sans évidement ni tube de cuivre, et on accroît aussi leur

(1) J'admet, bien entendu, que le chasseur est fait à ses armes et qu'il tire juste.

résistance en ajoutant un peu d'étain au plomb tendre qui les compose (un quart d'étain, trois quarts de plomb). On obtient ainsi un projectile tout aussi rapide (la charge de poudre restant toujours proportionnellement très forte malgré la légère augmentation de poids du projectile), plus dur, plus lourd, qui brise tout devant lui, même les plus gros os. Il a moins d'effet explosif; mais, chez les gros animaux, cela a moins d'importance que chez les petits.

Après la balle express, nous n'avons plus que des projectiles qui nécessitent des armes de très gros calibre, tels que le 12 et le 8. Ils sont faits pour donner à l'animal qui les reçoit un choc si formidable qu'il suffit quelquefois pour les renverser. D'après les expériences que j'ai faites, j'ai acquis la conviction que ces armes étaient de peu d'utilité et que l'express muni des deux espèces de balles dont j'ai parlé, et manié par un chasseur adroit, était suffisant pour n'importe quelle chasse (1). Je n'insisterai donc pas davantage sur ces gros projectiles qui sont une souffrance pour le tireur, un poids inutile à porter et un embarras.

Je ne m'occuperai donc que de la balle express expansive (à tube) et de la balle pleine. La première est excellente pour toutes les chasses aux félins (de jour) et pour les antilopes jusqu'à l'éland inclus; la seconde, pour le buffle et les grands animaux. Il y a une condition à remplir toutefois : c'est de la mettre au bon endroit.

Voici, pour servir à ma démonstration, le dessin d'un squelette de buffle; mais comme j'ai déjà dit qu'il suffit de casser une jambe aux gros animaux pour les arrêter, nous considérerons cette conformation simplement comme étant celle des ruminants en particulier et des quadrupèdes en général; j'y ajoute le cœur, les poumons et le foie. Nous possédons maintenant toutes les parties vitales dont la détérioration peut arrêter l'animal quel qu'il soit.

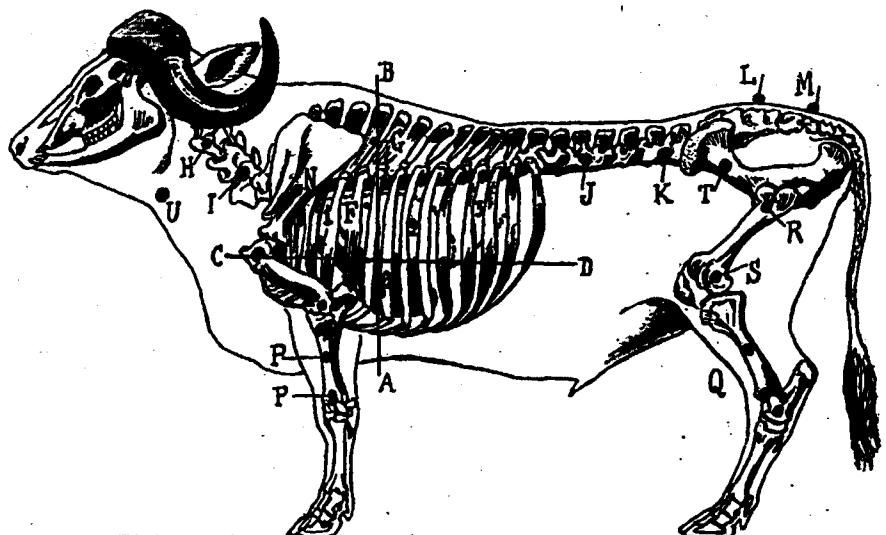
Le cœur d'abord, naturellement. Son emplacement est à peu près toujours au même endroit chez tous les quadrupèdes; sa hauteur diffère pourtant plus ou moins au dessus du point A ou limite inférieure de la poitrine.

C'est toujours là qu'il faut viser, quelles que soient les circonstances. À sa partie supérieure et antérieure, le cœur est enveloppé partiellement par les poumons, l'animal étant vu comme dans mon exemple. Or voici

(1) Dans les nouvelles chasses que je compte faire prochainement, je ne prendrai que deux express-rifles et je laisserai en France les armes énormes dont j'ai parlé dans ce livre.

la ligne AB qui indique le centre du cœur au point O. Si on touche un peu plus haut et sur la même ligne on manque le cœur, mais on atteint les poumons, autre partie vitale essentielle, mais qui, une fois perforée, peut laisser quelquefois une heure de vie encore à l'animal. Plus haut, de F à G, c'est la colonne vertébrale que l'on touche; coup fatal à n'importe quelle bête et qui la jette instantanément à terre, la laissant désormais impuissante à se relever.

Si, au lieu d'aller trop haut, notre balle dévie latéralement, nous suivons à peu près la ligne CD et nous avons la chance de toucher, à droite,



Squelette de buffle.

les poumons, à gauche, l'aorte (plus sensible encore que le cœur), les poumons ou la pointe de l'épaule.

On voit qu'en visant au cœur on a, dans cette région de nombreuses chances; mais il arrive souvent que l'animal soit en partie caché par de la végétation et que l'on ne voie pas le milieu du corps. Dans ce dernier cas, si l'animal est vu de profil, les coups dangereux pour l'animal sont en H, I, J et K, toujours sur l'épine dorsale, ce qui le renverse définitivement. S'il est vu de derrière et s'il ne montre que la croupe, les points L et M le font asseoir pour toujours. De face, il y a le cou et le poitrail, quand on les voit; mais on n'en est jamais sûr.

Chez les gros animaux, je le répète, les atteintes en P et Q sont suffisantes. Ceux dont la taille est inférieure à celle de l'éland fuient tout aussi vite sur trois jambes que sur quatre.

Chez les félins, N est fatal ; en cet endroit, une balle express (à tube) immobilise le plus gros lion : il tombe comme une masse. Les omoplates (et, par conséquent, les membres antérieurs) sont brisées ainsi que l'épine dorsale. Chez les gros animaux, il faut une balle pleine, car leurs os sont très gros et la masse des chairs est considérable.

K est aussi très bon chez les félins, mais il est excessivement difficile d'atteindre ce point : un pouce d'écart et on manque. Ce sont de ces coups comme P, Q, R, S, T, U, que l'on ne fait que par maladresse.

Le dernier, par exemple, U, égorgne la bête et, s'il coupe la carotide, c'est comme s'il atteignait les poumons.

Je dois dire cependant que, lorsqu'on ne peut voir le cœur, le cou est une partie excellente chez toutes les antilopes jusqu'à la femelle de l'éland incluse (1). Celle-ci tombe raide morte, comme foudroyée, par une balle au milieu (mais bien au milieu) du cou.

Il est évident que l'on peut atteindre un animal dans cent autres parties du corps, mais c'est de la poudre perdue. Je n'ai signalé que celles qui rendent immédiatement, ou tout au moins à bref délai, le chasseur maître de l'animal.

Ces quelques notes donnent une idée des connaissances que doit acquérir un vrai chasseur ; je souhaite qu'elles soient utiles au lecteur et je prends congé de lui pour m'en retourner à mes forêts, à mes brous-sailles et à mes vieux fusils (2).

(1) Le mâle a les chairs du cou trop volumineuses ainsi que le bufle.

(2) Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Foà est, comme on sait, retourné dans l'Afrique Centrale à la tête d'une nouvelle expédition. (*Note de l'éditeur.*)



Mesures à poudre, balles et bracelets indigènes des chassieurs d'éléphants.



TABLE DES GRAVURES

Pages.	Pages.
M. Édouard Foà..... Frontispice.	163
Tête d'éléphant africain..... 5	163
Une vue de pâturages au Transvaal..... 9	167
Tête de springbuck..... 13	169
Un campement au Transvaal..... 21	171
Tête de bushbuck..... 23	173
Tête d'éland du Cap..... 27	179
La fusée sillonna l'espace d'une trainée de feu	181
La mouche tsé-tsé	183
Une case au Zoulouland..... 37	185
Le kob..... 39	191
Tête de gemsbock..... 41	193
Un des bœufs était étendu sur le sol..... 45	195
Chargé par un buffle furieux..... 53	213
Une vue du Zambèze	216
Sur le Zambèze, près de Senhora Maria.. 57	225
Les hippopotames..... 61	225
Tête de waterbuck..... 69	237
Chasse aux caïmans	245
Les gorges de Kébrabassa..... 83	249
Chasse au koudou	253
Tête de koudou..... 89	263
Chasse au léopard à l'affût de nuit..... 93	269
Une cascade dans les montagnes de Tchiouta	273
Une première trace d'éléphant..... 103	277
Couteaux de chasse et outre en peau de bouc..... 105	289
Tête de bubale..... 108	289
Tête de bubale..... 109	291
Le phacochère..... 113	291
Passage d'un gué à dos d'homme..... 117	295
Une belle journée de chasse..... 127	307
Un joli coup de canardière..... 131	311
Calebasse à boire, haches du pays, lances, baguettes à faire du feu..... 133	311
Tête d'antilope roan	317
Termitière et cryptogames..... 141	319
Mon premier rhinocéros	325
Je découvre un cadavre encore chaud.. 151	325
Tête de reedbuck..... 153	331
Tête de klipspringer..... 153	331
	331
Gaëtan et Fanchonnette.....	163
Le loup africain.....	167
Je me trouvais face à face avec une meute de loups.....	169
Bando de loups en chasse.....	171
Tête de bluebuck.....	173
Cornes de buffle appartenant à ma collection	179
Désenses de rhinocéros de ma collection.	181
J'aperçois pour la première fois une troupe d'éléphants.....	183
Antilope noire.....	191
Mon premier lion.....	193
Lion et lionne.....	213
Mes fusils favoris.....	216
Chasse à l'hippopotame.....	225
Désenses d'hippopotame.....	225
Une mare d'eau dans la forêt vierge.....	237
Hyène tachetée.....	245
Gibier à l'abreuvoir.....	249
Troupeau de buffles de Cafrière.....	253
Abreuvoir à éléphants dans la forêt vierge.....	263
Zébre	269
Filets de pêche indigènes.....	273
Végétation tropicale.....	277
Poursuivi par un éléphant.....	289
La rivière Ponfi au pays de Makanga.....	289
En me retournant j'aperçois un serpent.	301
La lionne blessée sauta sur moi à plusieurs reprises.....	303
J'aperçois une piste de lion.....	303
Je dépouille ma lionne.....	305
Je trouve mon camp déserté.....	307
Mire électrique lumineuse de M. G. Trouvé.	311
Projecteur électrique de M. G. Trouvé..	311
Je vis un lion énorme.....	317
Mes chasseurs fidèles.....	319
Fac-simile des empreintes de différents animaux.....	325
La balle express.....	331
Squelette de buffle	333
Mesures à poudre et bracelets indigènes,	333

